



Votre essai n'a pas été heureux, maître Larry. . (Page 647.)

Contez-moi un peu cela, mon cher monsieur de Rochefort.

C'est bien difficile, Monseigneur, dit le gentilhomme en souriant.

— Il me le contera lui-même, alors.

— J'en doute, Monseigneur.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que le secret ne lui appartient pas ; parce que, comme je vous l'ai dit, ce secret est celui d'une grande reine.

— Et il était seul pour accomplir une pareille entreprise ?

— Non, Monseigneur, il avait trois amis, trois braves comme vous en cherchiez tout à l'heure.

— Et ces quatre hommes étaient unis, dites-vous ?

— Comme si ces quatre hommes n'en eussent fait qu'un, comme si ces quatre cœurs eussent battu dans la même poitrine ; aussi, que n'ont-ils fait à eux quatre !

— Mon cher monsieur de Rochefort, en vérité vous piquez ma curiosité à un point que je ne puis vous dire. Ne pourriez-vous donc me narrer cette histoire ?

— Non, mais je puis vous dire un conte, un véritable conte de fée, je vous en réponds, Monseigneur.

— Oh ! dites-moi cela, monsieur de Rochefort ; j'aime beaucoup les contes.

— Vous le voulez donc, Monseigneur ? dit Rochefort en essayant de démêler une intention sur cette figure fine et rusée.

— Oui.

— Eh bien ! écoutez ! Il y avait une fois une reine... mais une puissante reine, la reine d'un des plus grands royaumes du monde, à laquelle un grand ministre voulait beaucoup de mal pour lui avoir voulu auparavant trop de bien. Ne cherchez pas, Monseigneur, vous ne pourriez pas deviner qui. Tout cela se passait bien longtemps avant que vous vinssiez dans le royaume où régnait cette reine. Or, il vint à la cour un ambassadeur si brave, si riche et si élégant que toutes les femmes en devinrent

folles, et que la reine elle-même, en souvenir sans doute de la façon dont il avait traité les affaires d'État, eut l'imprudence de lui donner certaine parure si remarquable qu'elle ne pouvait être remplacée.

— La suite au prochain numéro. —

## RICHE ET PAUVRE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

(Suite.)

Son imagination inoccupée s'emparant ainsi de ses souffrances en envenima tous les aiguillons. Bientôt il se mit à étudier métaphysiquement ses ennuis et à en tirer une espèce de théorie de la vie. Toutes ses facultés travaillèrent au profit de son découragement. Il résolut de regarder sa situation pénible comme une nécessité, et de s'y accroupir, pareil à ces martyrs qui s'agenouillaient dans le cirque, les bras croisés, et attendant la mort. Mais il arrivait de cette résignation systématique ce qu'il arrive de toutes les théories ; au premier reproche, au moindre désappointement, elle disparaissait pour faire place à la colère où à la douleur.

La vie d'Antoine s'écoulait ainsi, partagée entre des calmes d'abattement et des fièvres d'indignation, mais toujours également décolorée. Malheureusement, il était à un âge où se développent avec une facilité fatale cette sauvagerie dangereuse et cette monomanie de la solitude (tristes symptômes d'une âme malade de vanité ou de jalousie), qui nous poussent en dehors de la vie réelle et nous rendent également inutiles à nous-mêmes et à tous. Comme tant d'autres, il fut pris à l'allègement

d'un quiétisme orgueilleux, et se voyant, lui si faible et le monde qu'il avait à combattre si fort, il aimait mieux accepter dédaigneusement un arrêt injuste et s'envelopper dans son découragement comme homme méconnu. Ce fut là une première, une grande faute ! Mais Antoine, assez fort pour profiter d'une position, ne l'était peut-être pas assez pour la conquérir. S'il fût né dans une classe plus heureuse, il eût pu arriver aux premiers rangs, car ses facultés étaient saines et élevées ; mais jeté par le hasard aux dernières couches de l'humanité, il lui fallait soulever un monde pour mettre seulement sa tête au niveau des pieds des autres, et les forces lui manquaient pour un tel effort. Dans une société où chacun eût trouvé une route préparée devant lui, non selon les caprices de la naissance, mais selon l'élan de sa vocation, Antoine fût devenu grand, célèbre, utile ; c'était un de ces hommes à qui il ne faut qu'une main tendue pour qu'ils montent, mais qui, sans cette main, sont exposés à rester toujours confondus dans la foule.

L'espèce de misanthropie qui s'était emparée de lui réduisit encore le nombre de ses connaissances, déjà fort borné. Il cessa presque entièrement de voir le peu d'amis qu'il avait conservés, et Arthur lui-même fut compris dans cet abandon. Les visites d'Antoine à madame Boissard et à son fils devinrent de moins en moins fréquentes ; la veuve s'en plaignit, et, dans le monde, Larrey fut accusé d'ingratitude.

Deux années s'écoulèrent ainsi sans amener aucune chance favorable pour Antoine ; enfin pourtant le hasard sembla vouloir le seconder désigné pour défendre une accusée qui devait être jugée dans quelques jours, il lut avec soin le réquisitoire, alla visiter la prévenue, l'interrogea longuement, et revint chez lui la tête en feu. Il avait trouvé une cause à sa taille, il allait pouvoir montrer ce qu'il était.

L'affaire était pourtant peu de chose en apparence, car il ne s'agissait que du vol de quelques aunes de toile ; mais les circonstances